

SONNET

A LA MÉMOIRE DE HORACE MIVILLE-DECHESNE

La mort vient de frapper, visiteuse assidue,
Noir fantôme dressé devant l'humanité !
A chacun de ses coups la raison éperdue
Cherche en vain le secret de sa sévérité !

L'enfance dans sa fleur, la vieillesse rendue,
Le front éblouissant de force ou de beauté,
Tout doit sans murmurer suivre la voie ardue
Qui des bornes du Temps mène à l'Éternité !

O toi, dont nous pleurons les tristes destinées,
Toi, plein de doux espoirs et de jeunes années,
Quand parlait l'avenir à tes yeux éblouis,
Il te cachait sans doute, en sa fourbe caresse,
Le froid cercueil où vint s'éteindre ta jeunesse
Avec ses doux projets si vite évanouis !

M. J. A. POISSON.

12 mars 1876

BIBLIOGRAPHIE

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE QUÉBEC
PAR L'ABBÉ JEAN HOLMES, 2^e édition.—
Québec, 1876—Darveau. in-8.—pp. 211

On dit que les ouvrages canadiens ne se vendent point. Et cependant, quelques années à peine après leur publication, ils disparaissent entièrement du commerce. Il y a à cela plusieurs causes : les incendies, qui détruisent quelquefois nos magasins de livres, y sont sans doute pour quelque chose, témoins les éditions d'ouvrages de mérite qui ont été anéanties de cette manière chez M. Desbarats à Ottawa, et chez M. Brousseau à Québec. Mais l'impatience de nos libraires y est pour beaucoup. Malgré qu'ils auraient plus besoin de savoir attendre que leurs confrères d'Europe, ils se débarrassent un peu trop vite de ce qui leur reste en mains ; après une couple d'années, et même avant cela, quantité d'excellents ouvrages, comme les mauvais livres du temps de Boileau,

Ne font de chez Sarcy qu'un saut chez l'épicier.

Et les exemplaires échappés à la destruction se vendent ensuite au poids de l'or dans les encans ou chez les bouquinistes, lorsque ceux-ci savent un peu leur métier. D'autres fois aussi les livres, surtout ceux qui ont trait à des sujets religieux, ont un débit beaucoup plus prompt qu'on ne se l'imagine.

Il y a déjà longtemps que la première édition des *Conférences* de l'abbé Holmes, publiées chez M. Côté, en 1850, est épuisée, et c'est une excellente idée que l'on a eue de les réimprimer.

Cette nouvelle édition est précédée d'une notice biographique signée de M. A. DeCelles, neveu du savant et éloquent prédicateur ; elle n'a qu'un défaut, celui d'être trop courte.

M. Holmes a laissé à Québec un souvenir si charmant, il a marqué d'une manière si durable non-seulement dans l'histoire du séminaire, qui est presque celle de la ville elle-même, mais encore dans l'histoire du pays, que l'on eut aimé à entendre son neveu nous parler de lui un peu plus longtemps.

On dit encore à Québec, dans la ville aussi bien qu'au séminaire : " Du temps de M. Holmes," comme on dit aussi : " Du temps de M. Demers " et comme avant cela on disait : " Du temps de Monseigneur Plessis." Rarement une institution s'est plus identifiée avec un pays, et rarement aussi les hommes qui l'ont gouvernée ont laissé derrière eux une trace plus large et plus profonde.

Le nom de M. Holmes rappelle une époque de transition dans les études du séminaire, disons mieux, une nouvelle impulsion, une nouvelle direction données à l'instruction publique. Ce jeune Américain converti nous apportait quelque chose du génie remuant et aventureux de sa nation, et cela dans un temps où déjà beaucoup de gens s'inquiétaient de ce qui allait advenir de nous au milieu des populations ambitieuses et besogneuses qui nous entouraient.

Le nouveau-venu avait une originalité qui, selon quelques-uns, frisait l'excentricité et qui n'était point, il s'en faut, dans les allures de la maison dans laquelle il entra. Aussi sans doute ses idées et ses plans ne furent pas toujours acceptés ; mais lui-même fut toujours vu d'un bon œil. Il était à propos qu'une sage résistance se fit à des innovations qui sans cela auraient pu être excessives, et par là même dangereuses.

M. Holmes prenait tout en bonne part ; il avait une persévérance douce et tranquille, une grande tenacité sous une inconstance apparente ; il n'avait point d'orgueil, point de vanité, point de prétentions personnelles. Il répandait, du reste, un tel charme sur tout ce qu'il entreprenait, tout avec lui se faisait si gaiment, quelquefois même si drôlement, que ceux qui auraient désiré lui en vouloir n'en venaient pas à bout.

L'ancien esprit du séminaire était bien sévère ; pas tout à fait autant que l'était alors celui de Saint-Sulpice à Montréal ; mais beaucoup plus que tout ce que l'on pourrait imaginer aujourd'hui.

Tout était correct, régulier, savant, pieux, discipliné ; mais pas beaucoup amusant. Pour remonter le courage des élèves et les conduire au bout de ces études de huit à neuf années, composées presque exclusivement de latin et de français, il ne fallait rien moins que les grandes vacances de St. Joachim et les grands ébats que l'on y prenait.

M. Holmes avait passé par Nicolet, où régnait déjà un autre esprit. Lorsqu'on voulait embaucher un Québécois pour ce nouveau collège, on lui disait : " A Nicolet, c'est Saint-Joachim toute l'année ! "

A Sainte-Anne, maison de fondation plus récente encore, les innovations du généreux et courageux M. Painchaud n'avaient pas donné dans les commencements tous les résultats désirables, surtout sous le rapport de la discipline. J'ai donc souvent entendu dire, en parlant de M. Holmes : " Si on le laissait faire, ce serait bientôt comme à Sainte-Anne." (1)

Enfin, il fallut bien le laisser faire un peu ; il avait pour auxiliaire l'opinion publique au dehors. C'était dans la ville un enthousiasme qui s'était rarement vu et que les élèves partageaient ou plutôt qu'ils inspièrent, car ils raffolaient du nouveau préfet des études. M. Holmes fut bientôt secondé par un prêtre plus jeune que lui et qui devait jouer un très-grand rôle dans cette institution, M. Louis-Jacques Casault, dont le caractère et l'esprit étaient cependant à certains égards tout l'opposé du sien. Tous deux avaient compris la nécessité de donner une direction plus pratique et plus scientifique aux études. Les sciences physiques obtinrent plus d'attention ; l'étude du grec fut introduite, celle de l'anglais poussée un peu plus vigoureusement ; les mathématiques ; réservées autrefois, pour les deux dernières années du cours, furent commencées un peu plus à bonne heure ; l'histoire, la géographie, la musique, le dessin, l'art oratoire eurent une plus large part. Les récréations, les petites fêtes, les soirées scientifiques ou dramatiques vinrent égayer les élèves et rompre la monotonie du pensionnat, dans les longues soirées des longs hivers québécois.

Dévoûé aux études scientifiques, qui étaient pour lui, comme pour M. Holmes, une véritable passion, M. Casault avait une grande antipathie pour tout ce qui était dehors et apparences, pour tout ce qui semblait vouloir flatter l'opinion, pour tout ce qui avait un soupçon de réclame. M. Holmes était d'avis qu'il faut être et paraître ; que les meilleures choses, lorsqu'elles se concentrent et se renferment en elles-mêmes, perdent beaucoup de leur efficacité ; qu'enfin, la science comme la vertu, en se rendant aimable n'en devient que plus utile.

M. Jérôme Demers, depuis de longues années supérieur du séminaire, quand ce n'était point M. Parent (mais de fait c'était toujours M. Demers), sympathisait avec les deux jeunes savants, et tout en modérant parfois leur ardeur, il leur aidait à vaincre les résistances. Esprit large autant que sobre et judicieux, bon et ferme à la fois, il devait être, j'imagine, l'arbitre de ces deux esprits si différents dans leur manière, mais tendant tous deux au même but ; il devait, comme dans le système de Newton qu'il expliquait si bien, trouver la résultante voulue par le concours de ces deux forces.

(1) Cette maison a beaucoup prospéré depuis, et forme un grand nombre d'excellents sujets pour le clergé et la société.

Jamais peut-être homme aux dehors aussi modestes, à la vie aussi humble, n'a exercé une plus souveraine influence. Dans tout le diocèse, comme au séminaire même, dans la ville et on peut dire dans le pays, quand M. Demers avait prononcé, il n'y avait plus rien à dire. Et cela ne s'appliquait pas seulement aux questions de science, ou d'éducation, c'était la même chose s'il s'agissait de théologie, de beaux-arts, ou même de politique.

Sous la direction de ces trois hommes avec l'aide de leurs confrères, tous remplis de talents, de science, de zèle et de vertus, se préparait le grand développement dont l'Université Laval nous rend aujourd'hui les heureux témoins.

M. Holmes avait tenu à changer le caractère des exercices littéraires de la fin de l'année. Ces *examens publics* avaient été, jusque-là, de véritables *examens*, on y récitait quelques fables, un ou deux discours, et cela se terminait par ce que l'on appelait un *plaidoyer*. C'était d'ordinaire quelque-une de ces questions oiseuses sur la préférence à accorder aux diverses professions, sur le mérite de telle ou telle époque de l'histoire, et le jugement était rendu par des juges en grand costume, et qui étaient encore plus graves et plus solennels que des juges véritables. M. Holmes conserva les examens et le plaidoyer de rigueur ; mais il y ajouta un grand nombre d'expériences de physique, de petites pièces dramatiques, des discussions géographiques ou économiques où figuraient les costumes des différents peuples, etc.

Tout cela était nouveau, inoui à cette époque ; d'une journée on en arriva à en faire trois, qui étaient trois véritables jours de fête pour la ville et les campagnes environnantes. On y venait en foule, et l'on s'y amusait et l'on y riait comme il me semble qu'on n'a jamais ri depuis.

En parcourant un vieux volume du *Canadien*, celui de l'année 1835, je suis tombé, il y a quelques jours, sur le numéro qui donnait le compte-rendu des exercices littéraires de cette année-là, et l'extrait qui suit fera voir la haute opinion que M. Etienne Parent s'en était formée :

Les exercices brillants dont a été couronnée déjà la fin de plusieurs années scolaires, ont placé cette institution si haut dans l'opinion publique, que c'est maintenant un lieu commun d'en faire l'éloge. A présent, l'ami le plus chaleureux de l'instruction sent qu'en se rendant à ces exercices, il n'aura que de l'admiration à concevoir, que des applaudissements à donner, et le dirons-nous?... un regret... oui, un regret à exprimer, celui d'être né trop tôt. Nous l'avons entendu exprimer, ce regret, par plusieurs personnes, et l'avouerons-nous, l'étonnement nous en a arraché à nous-même l'expression plus d'une fois pendant les séances auxquelles nos occupations nous ont permis d'assister. Pourtant, nous avons manqué plusieurs parties non des moins intéressantes. Nous n'avons pas entendu, par exemple, le petit dialogue *composé* et prononcé par MM. A. Plamondon et C. Taché, étudiants de la sixième, lequel était charmant, nous dit-on, et a dès le commencement de leur carrière scholastique, appelé sur ces deux jeunes messieurs l'attention particulière du public (1).

Puis M. Parent signale l'agréable innovation de l'étude de la géographie *dramatisée*, et aussi le grand mérite des compositions littéraires des élèves, les progrès dans l'art oratoire, etc., et comme le pays était alors presque à la veille des crises qui ont mis fin à la première constitution, et que la lutte politique était de plus en plus ardente, le patriotique écrivain se livrait aux réflexions suivantes :

Nous ne pouvons, à cause des bornes qu'il faut donner à cet article, examiner en détail les productions originales ; nous nous bornerons à dire un mot des discours et essais originaux des étudiants de la classe de philosophie, et des agréables réflexions qui ont succédé à l'étonnement excité par leurs compositions. Sur le point d'entrer dans la société, où, comme ils le diraient dans leur langage classique, de revêtir la toge du citoyen, qu'ils promettent de faire monter avec honneur à la tribune et au sénat, c'est sur eux surtout que se sont portés nos regards ; nous avons voulu voir ce que la patrie pouvait attendre d'eux, et nous sommes resté

(1) M. Charles Taché, député-ministre de l'agriculture, et l'hon. juge Plamondon. Dans la liste de la distribution des prix publiée dans le même numéro, nous trouvons les noms d'un archevêque, de trois évêques, d'un bon nombre d'hommes publics dont quatre ont été ministres, de deux juges, d'un bâtonnier du barreau, d'une soixantaine de prêtres, d'hommes de profession, d'instituteurs et de négociants. Une chose remarquable, c'est que des *lauréats* de cette année, 65, après plus de 40 ans son encore vivants.

convaincu qu'elle aura de nombreux et puissants défenseurs dans la génération adolescente, si les lumières continuent d'être une puissance. Il mérite d'être remarqué (*sic*) que les deux hommes qui ont présidé aux destinées du peuple dans les deux grandes tourmentes politiques qui signalent notre histoire, l'une desquelles n'est pas encore apaisée, sont sortis de cette maison. Nous n'avons pas besoin de nommer BEDARD et PAPINEAU. Il en sortira d'autres.

Du reste, les pensées patriotiques abondaient dans tous les discours et les essais dont il est question. M. Holmes, et c'est un des points que M. DeCelles fait le mieux ressortir dans sa notice, quoique Américain de naissance et Anglais d'origine, s'était sincèrement dévoué à la nationalité franco-canadienne. Un des premiers, il vit avec terreur ce mouvement d'émigration qui se faisait de nos paroisses vers les Etats-Unis ; un des premiers, il s'intéressa vivement à la colonisation des cantons de l'Est, et sa correspondance avec ses amis et les notes qu'il avait laissées et qui, malheureusement, ont été détruites dans l'incendie de 1866, faisaient preuve de sa très-grande sollicitude à cet égard.

M. Holmes est né à Windsor, dans l'état de Vermont, en 1799 (1). Sa famille était attachée aux traditions des puritains, et M. DeCelles ne pouvait, dès le début, rendre son héros plus intéressant qu'en nous le représentant entrant par hasard dans une église catholique et maudissant ce *papisme* qu'il devait si prochainement embrasser. Ce fut en 1815 (2) et à l'âge de 16 ans qu'il vint au Canada. M. DeCelles nous décrit aussi les circonstances qui le déterminèrent à s'éloigner de sa famille. Elles ont quelque chose de poétique, plus que cela, de providentiel.

Le jeune Holmes s'était senti poussé de bonne heure vers la vocation religieuse. Ce penchant se développa au collège de Dartmouth et s'accrut au point qu'il parla à ses parents d'étudier la théologie. Son père n'abonda pas dans son sens. Il le retira du collège, et vendant tout ce qu'il possédait dans le sud du New-Hampshire, il émigra à Colebrook, au nord du même État où, il acheta une grande propriété. Il voulut que son fils l'aiderait dans une vaste exploitation agricole qu'il venait d'entreprendre. Son fils dut plier, mais il ne se résigna pas. Lui-même racontait plus tard que, lorsqu'il parcourait les champs, ses pensées étaient bien loin des travaux qui devaient l'occuper. La forte nature qui l'entourait développait en lui son penchant vers les idées religieuses et s'harmonisait avec l'état de son âme. De toutes parts des montagnes encaissaient Colebrook et s'élevaient l'une au-dessus de l'autre en d'immenses gradins. C'est un pays triste d'aspect et portant à la rêverie, à la mélancolie. Le spectacle continu de cette nature tourmentée, offrant partout l'empreinte de la main puissante du créateur, détachait ses idées des choses de la terre pour les élever dans les régions de la contemplation. Il se sentait inquiet, absorbé par ce sentiment vague qui domine les grandes âmes au moment où elles interrogent l'avenir pour lui demander le secret de leurs destinées, et il cherchait à résoudre les graves problèmes posés par son imagination en lutte avec sa raison.

Un jour, se sentant plus accablé que de coutume, il se jette à genoux, demandant à Dieu de l'éclairer. Il se relève et de suite la pensée de se rendre au Canada pour continuer ses études se présente à son esprit. C'était pour lui une inspiration d'en haut. Sans balancer davantage, sans prendre congé de ses parents, il s'enfuit au pays destiné à devenir sa patrie adoptive.

On assure que M. Holmes venait au Canada avec le projet d'évangéliser les Canadiens, et de les désabuser des erreurs du *papisme*. Si c'est le cas, M. DeCelles a été parfaitement inspiré en prenant pour épigraphe : " Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ? "

Les débuts, cependant, ne répondirent ni aux aspirations du jeune homme, ni à la carrière qu'il suivit plus tard. Sans aucune ressource, il entra d'abord comme garçon de peine chez un tanneur à Sherbrooke. Il fut remarqué par M. Burroughs, alors instituteur aux Trois-Rivières, qui l'emmena chez lui. Il y a peu de figures, peu d'extérieurs mieux faits pour intéresser, et ce qui lui était arrivé à Sherbrooke se répéta aux Trois-Rivières. M. Ecuier, curé de Yamachiche, se chargea de lui, continua son éducation, le convertit, lui fit faire abjuration et le baptisa. Cela se passait en 1817.

Il entra au séminaire de Nicolet, y professa la philosophie, et fut ordonné prêtre le

(1) Les papiers de M. Demers et quantité de livres précieux disparurent aussi dans cet incendie.

(2) Le 7 février selon la notice publiée dans l'*Albion*, le 7 mai selon l'abbé Tanguay (Répert du clergé) M. DeCelles ne nous donne aucune date.